XV.

Sur un point de la méthode d'Aristote,

par

Paul Tannery.

1. On a depuis longtemps remarqué la contradiction apparente du début de la Physique d'Aristote et des formules qu'il répète si souvent pour opposer ce qui est naturellement (τῇ φύσει) ou absolument (ἀπλῶς) plus clair à ce qui ne l'est que par rapport à nous (πρὸς ἡμᾶς). Pour définir ce qui concerne les principes (première question à aborder dans l'étude de la nature), la marche naturelle et même forcée, dit-il, consiste à partir de ce qui nous est plus familier, quoique moins clair de sa nature, pour aboutir à ce qui est au contraire naturellement plus clair tout en nous étant moins familier. On s'attend dès lors, d'après tous les autres passages analogues, à le voir indiquer comme point de départ le particulier (τὰ καθ' ἕκαστα) immédiatement donné à la sensation; comme but à atteindre, le général (τὰ καθόλου) qui n'est conçu que par la réflexion.

Au lieu de cette conclusion qui, à vrai dire, ne correspondrait guères à la marche suivie en réalité dans le premier livre de la Physique, nous rencontrons tout d'abord une phrase dont, à première vue, la nécessité ne se fait pas sentir:

A. „Or pour nous ce qui est de prime abord clair et évident est plutôt ce où il y a confusion; ce n'est que postérieurement et par analyse que nous deviennent familiers les éléments et les principes“¹⁾.

¹⁾ Phys. I, 1: ἔστι δ' ἡμῖν πρῶτον δῆλα καὶ σαφὴ τὰ συγκεχυμένα μᾶλλον ὕστερον δὲ ἐκ τούτων γίνεται γνῶριμα τὰ στοιχεῖα καὶ αἱ ἀρχαὶ διαιροῦσι ταῦτα.

Puis vient l'indication de la marche précisément inverse de celle que l'on attendait:

B. „On doit donc procéder du général au particulier, car le tout est plus familier pour la sensation et le général est comme un tout, car, comme parties, il comprend une pluralité.“²⁾

Le chapitre se termine par deux comparaisons; la première est singulièrement obscure:

C. „Il en est de même, en un certain sens, des noms par rapport à leur explication (πρὸς τὸν λόγον); car un nom, par exemple cercle; désigne un certain tout et cela sans distinction; mais sa définition analyse le particulier (διαίρει εἰς τὰ καθ' ἕκαστα).“

La seconde est beaucoup plus intelligible:

D. „Ou encore les enfants appellent tout d'abord pères tous les hommes et mères toutes les femmes; ce n'est que plus tard qu'ils font la distinction de leur père et de leur mère.“

2. Les anciens commentateurs se sont longuement efforcés de résoudre cette contradiction; les modernes ont résumé leurs conclusions en disant qu'il ne s'agit pas ici du général logique, mais du général sensible, de la représentation encore indéterminée d'un objet; par exemple, nous avons la représentation d'un corps avant de distinguer clairement les parties. Mais en eux-mêmes, les éléments simples sont toujours antérieurs à ce qui en est composé³⁾.

Cette solution a une vraisemblance incontestable; elle met un accord suffisant entre les deux phrases que j'ai marquées plus haut A et B, et dont la seconde est donnée dans le texte comme la conséquence de la première; d'un autre côté, elle se prête assez bien aux comparaisons C et D. Cependant elle ne me paraît pas suffire pour expliquer clairement la pensée d'Aristote et rendre compte de la marche réelle qu'il suit dans sa Physique; elle a en tout cas le défaut de ne pas indiquer au juste quel est ce général sensible qui serait le point de départ d'Aristote.

²⁾ Phys. I, 1: εἰς ἐκ τῶν καθόλου ἐπὶ τὰ καθ' ἕκαστα δεῖ προΐναι· τὸ γὰρ ὅλον κατὰ τὴν αἰσθησιν γνωριμώτερον, τὸ δὲ καθόλου ὅλον τί ἐστι. πολλὰ γὰρ περιλαμβάνει ὡς μέρος, τὸ καθόλου.

³⁾ Voir Zeller, Phil. d. Gr. II. Th., 2. Abth., p. 197, 2 (3^e éd.).

Lorsque celui-ci (Phys. I, 7) établit ses trois principes: — ὅλη, εἶδος, στέρησις —, il s'appuie sur des exemples particuliers comme celui de l'homme qui n'est pas μουσικός et qui le devient. En s'élevant ainsi aux concepts généraux, il suit le procédé qui lui est habituel, celui qu'il a décrit dans les Analytiques, mais c'est précisément le contraire de celui qu'il annonçait pour sa Physique.

Cependant au début du même chapitre Aristote semble se replacer dans le même ordre d'idées qu'au commencement de son ouvrage.

„Il est naturel d'énoncer d'abord ce qui est commun et de considérer ensuite ce qui est propre à chaque cas particulier. Nous dirons donc qu'une chose vient d'une autre, un différent d'un différent, qu'il s'agisse d'un simple ou d'un composé⁴⁾." Suit l'exemple de l'homme non μουσικός.

Ainsi Aristote part d'une proposition générale (B), à savoir que dans tout devenir, il y a différence entre l'état antérieur et l'état postérieur; quoique cette proposition nous soit immédiatement claire, la signification profonde en est confuse (B), car elle ne peut être entendue de même pour les différents modes du devenir, pour les objets simples et pour les objets composés; il faut donc, par l'analyse (A), passer aux cas particuliers (B), et de là remonter aux principes (A). Et c'est de la sorte en effet qu'en distinguant, dans l'exemple qu'il a choisi, ce qui ne change pas dans le devenir et ce en quoi l'état postérieur diffère de l'antérieur, Aristote construit, par induction, ses concepts de matière, forme et privation.

L'assimilation avec un tout sensible (B) de la notion générale dont il est parti se justifie d'ailleurs aisément. Mais peut-on dire que ce général lui-même est sensible et non logique? Il est inutile de vouloir subtiliser ici plus qu'Aristote n'avait probablement l'intention de le faire; il est clair qu'en tout cas il ne s'agit pas là d'un καθόλου défini régulièrement, comme les concepts dont il est question dans les Analytiques; il ressemble beaucoup plus à cet ensemble de traits communs qui frappent les enfants alors

⁴⁾ ἔστι γὰρ κατὰ φύσιν τὰ κοινὰ πρῶτον εἰπόντας οὕτω περὶ ἕκαστον ἴδια θεωρεῖν κ. τ. λ.

qu'ils disent encore papa à tous les hommes (D)⁵). Je ne saurais au contraire concéder à Ritter (III, p. 105) que le καθόλου dont parle Aristote au premier chapitre de la Physique soit la représentation sensible totale; car cette représentation est un ὅλον, et le Stagirite ne l'aurait certainement pas qualifiée autrement.

3. L'explication que je viens d'indiquer ne diffère que par un détail de celle que j'ai mentionnée plus haut; mais quoiqu'elle rétablisse peut-être plus complètement l'accord entre les Analytiques et la Physique, elle est encore loin de me satisfaire; car elle n'est justifiée que par un passage dont l'importance ne doit pas être exagérée; elle n'est en rapport ni avec le plan général de la Physique, ni avec la marche de la discussion dans les chapitres II à VI du premier livre.

Si l'on peut faire abstraction de ces chapitres, dont l'objet spécial est la critique des opinions antérieures et où l'on ne trouverait rien qui représente le procédé d'analyse du général au particulier, tel que le préconise le début de l'ouvrage, il faut évidemment, avant tout, faire entrer en ligne de compte la conception d'ensemble du premier livre et son rapport non seulement aux suivants, mais aussi aux écrits qui forment la continuation de la Physique. Lorsqu'il rédigeait le premier chapitre, Aristote devait sans doute embrasser dans sa réflexion non seulement son point de départ immédiat, mais encore la marche générale du développement de sa doctrine.

Or, si l'on essaie de se replacer à ce même point de vue, il me semble que, dans le καθόλου συγχευόμενον qu'Aristote indique comme le point de départ nécessaire, on ne peut faire autrement que de reconnaître les notions très-générales, mais passablement vagues, qu'il va constituer tout d'abord sous les dénominations de matière, de forme et de privation.

Que ces notions soient confuses, malgré leur apparente clarté, nul ne peut le nier. Les exemples ne sont pas rares en philosophie de définitions logiquement irréprochables, pour lesquelles les

⁵) Dans la comparaison C, il est probable que les καθ' ἑαυτὰ distingués par la définition sont, d'une part, la circonférence du cercle, de l'autre la surface que limite cette circonférence; car chez les mathématiciens grecs, le mot κύκλος est indifféremment employé dans les deux sens.

difficultés ne commencent que quand on veut s'en servir⁶⁾; mais en particulier la doctrine d'Aristote est assez bien connue pour qu'il soit besoin d'insister longuement sur un sujet rebattu.

Alors qu'il nous a présenté Démocrite comme admettant en réalité une infinité de principes (les atomes) sous un seul genre, le Stagirite a-t-il le droit de dire que lui n'en reconnaît que trois? Trois genres de principes, soit; mais sous chacun de ces genres, il confond une multiplicité.

Sa matière est au moins double dans le particulier: d'une part, celle des quatre éléments; de l'autre celle des sphères célestes, éternelles et incorruptibles, car cette dernière ne pouvant changer de forme, ne diffère nullement en puissance de ce qu'elle est en acte, si ce n'est comme situation, eu égard à son mouvement local.

Pour la forme, c'est bien pis, si l'*εἶδος* n'est que le nom commun à toutes les apparences périssables de la nature (*φυσικά καὶ φθαρτὰ εἶδη*), évidemment en nombre illimité. Quant à la privation, il est inutile de s'y arrêter, puisque les exégètes ne sont pas parvenus à débrouiller la conception d'Aristote et qu'il faut bien avouer qu'elle n'a jamais été suffisamment précise.

Cependant il est aisé de justifier la position qu'il prend par rapport à ses précurseurs; en réalité, il ne reconnaît bien que trois principes, parce qu'il entend comme tels des particuliers (*καθ' ἕκαστα*); seulement il ne peut tout d'abord en donner que des définitions générales confuses (*συγκεχυμένα*). Il fait, avec pleine conscience au reste, ce que font les enfants dont il parlait au début de son livre. Il donne le nom d'*εἶδος* par exemple à toutes les formes naturelles, alors que comme principe, il pense à une forme unique et nous savons de reste laquelle: c'est l'*εἶδος* absolu, l'immobile moteur, en dehors de la matière, du temps et de l'espace, c'est l'acte parfait, le penser qui se pense lui-même, en un mot l'être suprême. Dès la fin du Livre I de la Physique, il nous avertit que la question n'est pas close, que nous n'en sommes encore qu'aux généralités, qu'il nous conduira plus

⁶⁾ Ainsi dans Kant; la distinction des jugements analytiques et synthétiques, à priori et à posteriori.

tard jusqu'aux déterminations particulières: *περὶ δὲ τῆς κατὰ τὸ εἶδος ἀρχῆς, πότερον μία ἢ πολλαί, καὶ τίς ἢ τίνες εἰσί, δι' ἀκριβείας τῆς πρώτης φιλοσοφίας ἔργον ἐστὶ διορίσαι ὥστε εἰς ἐκεῖνον τὸν τόπον ἀποχεῖσθαι.*

Ainsi au livre I, chap. 7, quand Aristote pose ses trois principes, il faut lire entre les lignes; s'il dit *εἶδος*, sous ce terme général, il faut entendre le sens particulier: Dieu. C'est ainsi seulement qu'on peut expliquer l'opposition du Néant, de la *στέρησις*, qui dans la physique concrète ne joue aucun rôle, puisque là ce prétendu principe n'apparaît de fait que comme un *εἶδος* périssable. Et c'est alors aussi seulement qu'Aristote a le droit de faire abstraction, comme accidentelles, des différences entre les diverses matières et de ne poser qu'une seule *ὄλη*, se manifestant sous les diverses apparences des substances qui aspirent, par leur nature et suivant le degré qu'elles ont atteint, vers l'*εἶδος* suprême, au dessous duquel les maintient nécessairement la *στέρησις*.

Ce que j'ai dit des principes peut se dire également des causes, telles qu'Aristote essaiera plus loin de les définir. En résumé, et c'est là le point que je voudrais mettre en lumière, la méthode que décrivent les Analytiques et par laquelle Aristote s'élève du particulier concret au général abstrait, cette méthode ne lui permet pas d'atteindre immédiatement les éléments simples, les principes irréductibles qu'il s'agit de déterminer; il n'obtient tout d'abord, dans sa marche ascendante, que des notions trop générales et desquelles il faut redescendre, par une analyse méthodique, à des particuliers abstraits cette fois, et beaucoup moins familiers pour nous, parce qu'ils sont plus loin des exemples concrets. Essentiellement différents de ces derniers, qui forment le point de départ de la science, ils en sont le terme; susceptibles de déterminations scientifiques, ils ne paraissent pas cependant pouvoir être complètement connus; la science se meut entre ces deux pôles, dans le domaine du général.

Aristote a eu nettement conscience de cette double marche; il n'avait, dans ses Analytiques, à en montrer qu'une seule face; c'est l'autre qu'il indique en commençant la Physique, là où cette

indication était nécessaire. Il n'y a aucune contradiction de fond d'un ouvrage à l'autre, mais il y a développement de la méthode. Si Aristote n'est pas ailleurs explicitement revenu sur ce point, c'est qu'il en a d'autant moins senti le besoin, que ce développement correspondait seulement au plan général de l'exposition de sa doctrine, tandis que l'induction du particulier concret à l'universel abstrait se représente à chaque instant, comme procédé de détail, dans l'exécution de ce plan. Il a donc fréquemment l'occasion de se référer à ce qu'il a dit ailleurs de ce procédé et c'est ainsi qu'on est tenté, à tort je crois, d'y attacher une importance exclusive.